

Une semaine de ski de randonnée à Chialvetta, Val Maira, Piémont

La possibilité d'un 3000

Aymeric Guittet

Les tisanes à peine arrivées sur la table, nous déplions les cartes. Chialvetta, 1495m, premier soir. Débarqués de Paris vers midi, nous avons immédiatement mis les peaux et réalisé notre premier pic piémontais de 2017. Ces émotions passées, je me penche sur le livre qui compile les ascensions du coin. Certains sommets attirent mon attention. Pas qu'ils soient spécialement durs, non. Mais ils font plus de 3000. Je referme le bouquin, gratte Flocc le chien et annonce "ça serait bien de faire un 3000 cette semaine".

J'ai débuté le ski de rando il y a quelques années et n'ai eu l'honneur de vaincre un sommet de plus de 3000m qu'une seule fois. Cette semaine dans le Val Maira, entouré de montagnes, c'est le moment rêvé pour faire mon deuxième 3000. Car allez savoir pourquoi, le 3000 symbolise pour moi les grandes courses alpines, Herzog et Mallory, l'oxygène qui se raréfie, le nez qui coule, les oreilles qui gèlent, les sherpas qui font la trace, les vivres perdus du camp III, les yeux brûlés



par l'ophtalmie, les crevasses dont on ne réchappe pas. Peu importe que le 3000 en question fasse 3001m ou 3785 m. Le tout est de rentrer chez soi et de répondre au regard interrogateur des filles par un "c'était dur mais j'en ai réchappé", d'une voix qui masque mal les épreuves traversées.

Le mauvais temps des premiers jours met à mal ce projet. Les 3000 restent bouchés sous des tonnes de nuages. Néanmoins, on s'en rapproche : Monte Estelleta (2316 m), Soglelio Bue (2413 m), Bric Boscasso (2589 m). Le soir, après la polenta ou le risotto de notre hôte Rolando, Jean calcule: "Le Mont Blanc, mmmh. Ça doit être mon 10^e plus haut sommet". Pour lui, un 3000, c'est tout juste "un demi Kun", du nom de ce sommet himalayen pakistanais qu'il a gravi il y a quelques années. Hélène, elle, tente de me raisonner avec un "tu sais, il y a des 2000 très durs et des 3000 super faciles" quand Max, plus compréhensif, m'encourage : "tu as aimé ça et tu as envie de recommencer".

Malheureusement, la malchance va se mêler de ce glorieux destin. Mercredi, le beau temps est là et Benoit nous mène au Monte Viraysse, 2838 m. Au col de Sautron, 250 m avant le sommet, ma fix' Marker (voir plus loin) montre des signes inquiétants de fièvre. Rafistolée, rembourrée, elle tient jusqu'au sommet du lendemain, le Monte Scaletta. Mais chaque virage de la descente l'affaiblit un peu plus, et bientôt, les chutes s'accumulent. Rentré avec peine au village, Jean-Paul me propose des skis droits d'il y a une vingtaine d'années, qu'il gardait au chaud dans sa voiture. Fourbu et alors peu enclin à de nouvelles expériences de glisse, je décline. Le lendemain, dernier jour, l'équipe s'en va sans moi conquérir un 3000. Dans la voiture du retour, Natacha S' Pier chante: "si on devait mourir demain, qu'est-ce qu'on ferait de plus ?".



Une journée à Marquisa

Marion Labatut

Nous passons la soirée à regarder encore ces magnifiques cartes Italiennes. Ce qui revient à superposer comme on peut cartes IGN, cartes des pentes, topos des courses et à repasser de l'une à l'autre pour se faire une idée. On ne s'en lasse pas ! Nous partons avec Benoit, Alex, Andréa, Jean et JB pour une boucle au départ de Lausetto, montée au col de Chersogno, sommet de la Marquisa et redescente sur le village. Il fait grand beau, ça va chauffer!

Nous nous dirigeons vers le Ruissas dans une ambiance désertique: les sous bois et les petits ruisseaux de Chialvetta sont bien loin! Nous avalons 1400 m de D+ à un bon rythme et atteignons le Passo delle Brune avant de basculer sur le Col du Chersogno. Nous nous croyions seuls au monde comme lors de la plupart de nos grandes bombées, mais un groupe attaque le Monte Chersogno depuis le col. Nous tergiversons quelques minutes. Il est bien tentant d'ajouter un sommet à cette belle journée, mais notre course est encore longue... et les pentes du Chersogno sous le col sont vierges de traces ! Nous décidons à l'unanimité de les skier avant que le groupe ne les ravage. Excellente décision ! Benoit répète qu'il n'est pas un Res à sommet mais il est un grand Res à poudre !

C'était LA descente Nord de la journée et nous posons nos virages plus ou moins légers dans cette poudreuse légère et scintillante qui aura fait notre bonheur pendant toute cette semaine ! Nous repeutons sur le Piano de Vallone et nous engageons sous les grandes pentes de la Lausa. Benoit met le turbo et trace

à Mac2 dans la neige lourde en direction de la Marquisa pour abattre le plus gros de la montée avant la pause déjeuner - Oui, nous faisons des pauses déjeuner. J'essaie de maintenir la distance derrière mais ce petit vallon plein sud se transforme vite en centrale photovoltaïque à concentration et je suis à deux doigts de couler une bielle. Comme dirait Andrea, " Il fait trop chaud, je suis grillée !". Nous en venons tout de même à bout et rejoignons Benoit qui a déjà fini son maigre picnic. La vallée du Pô s'étend devant nous à perte de vue et un tour d'horizon nous offre tous les sommets du Piémont. On n'est pas bien, là ?

Nous atteignons rapidement la Marquisa et ses deux sommets pour le prix d'un : Marquisa Est et Ouest se font face à 50 mètres de distance, les Italiens y ont posé avec soin deux grandes croix en métal, comme sur tous les sommets du coin. Le vent se lève un peu et nous entamons la descente sur une neige transformée pas désagréable - au début. Nous sommes seuls dans cette large vallée parsemée de petits reliefs et négocions au mieux sans trop de pousse bâton. La neige s'alourdit au fur et à mesure, je ne sais plus enchaîner deux virages, la fin de la semaine a eu raison de mes cuisses ! Andrea, dont le légendaire Diesel passe la cinquième après 14h30, ne semble pas sentir la transformation de la neige et pose sa godille coûte que coûte. Nous contourrons une barre, faisons du ski nautique dans la prairie, raclons les cailloux, et sommes de retour au parking de Lausetto ravis et cramés ! Encore une superbe journée, presque 1800 m de dénivelé et nous nous disons a posteriori que nous avons bien fait de ne pas rallonger avec le Chersogno.



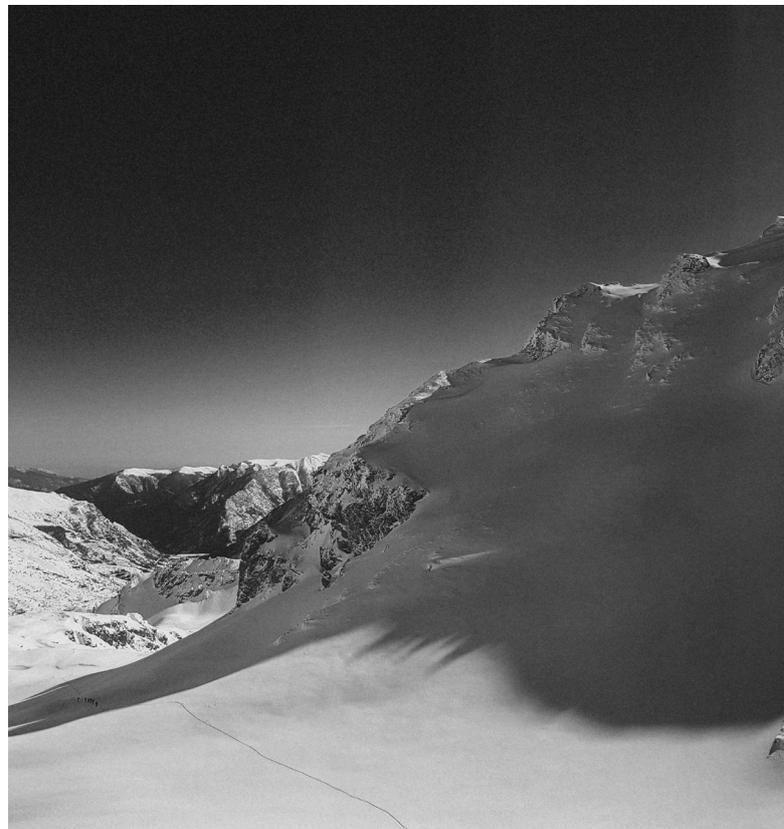
Le Sautron, un 3000

Alexandre Soroko

Cette fois, nous le tenons : cela fait quatre jours que nous sommes là et que le mauvais temps et le risque nivo-météo freine nos ardeurs, mais ce mercredi 15 février semble enfin favorable à nos envies de D+ et de 3 000.

Nous chaussons à 8h20 à Saretto (1 520 m) et nous lançons vers le col Sautron en compagnie de nombreux groupes de Français et de Suisses encadrés par des guides, ce qui n'est pas sans faire penser aux caravanes dans le désert. Notre petit groupe ne s'en tire pas si mal par rapport aux autres caravanes, le soleil monte et l'ombre disparaît, 1^{er} jour de vrai beau temps et on ne se plaint pas d'avoir chaud !

Arrivés au col du Sautron (2 680 m), nous sommes déjà beaucoup plus seuls et basculons côté français vers une large cuvette en arrondissant les pentes raides qui se trouvent sous le Monte Valonasso. Repeutage pour monter au Sautron en passant par le col de Portiola que nous atteignons à 13h30.



La journée commence à être longue et nous mangeons un bout avant le dernier versant NW menant au sommet. Le ciel commence à se voiler hélas et nous arrivons à 14h30 au sommet et à la classique et massive croix plantée à 3 160 m.



On y est, au-dessus des 3 000 m, mais dommage que le panorama ne soit pas tout à fait au rendez-vous du fait de la légère brume qui s'est installée. L'autre groupe monté au Viraysse s'en sera mis plus les mirettes car arrivé plus tôt au sommet. On peut quand même apercevoir le Rocca Blanca, le Brec et l'Aiguille de Chambeyron et autres sommets faisant la frontière.

Je tiens quand même à dire qu'on est contents de nous après nos 2 132 m de dénivelé avalés sans forcer en 6h, grâce au rythme naturel donné par notre res Thomas. Andrea s'en étonne même, elle qui pensait qu'elle était à la peine au-delà de 1 000 m de dénivelé et qui se rend compte de ce qu'elle peut faire en montant à son rythme.

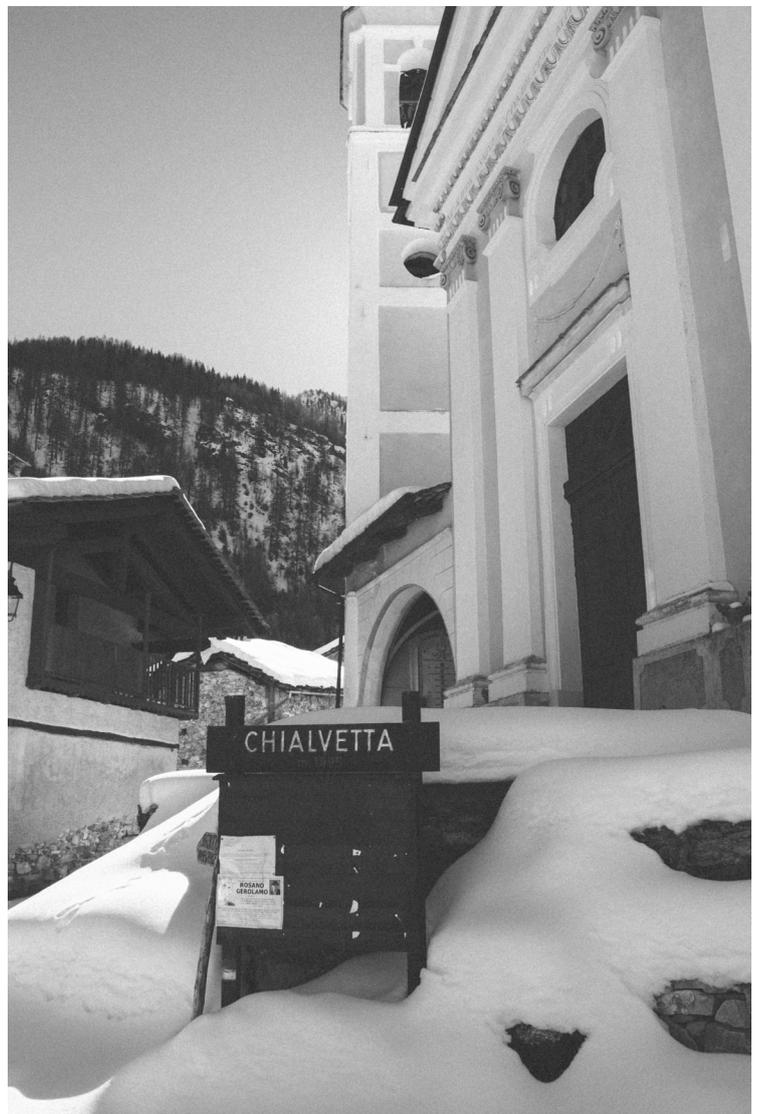
Commence alors la partie la moins sympa de la journée. La première descente se passe sans difficulté, avec même un petit retour du soleil. On repasse par la cuvette au pied des pentes W et S du Valonasso qui ont bien coulé, on remonte au col du Sautron et la galère commence : la grande redescente, 1 100 m, vers Saretto orienté E a déjà regelé et est complètement croulée ! Il est 16h30 et on en a plein les pattes. On se lance dans une pénible descente qui nous semblera durer une éternité, composée de nombreuses traversées conversion avec les plus courageux qui essaient encore jusqu'à la fin de faire de vrais virages. On est ravis d'arriver enfin au parking à 18h après ce qui fut quand même une magnifique journée !



Dernier jour, le Cassorso

Alexandre Soroko

Dernier jour, tous ceux qui ne sont pas encore repartis et qui sont encore valides partent pour l'ascension du Monte Cassorso, avec la veille au soir quelques questions sur la faisabilité du dernier versant au vu du risque qui reste à trois. Nous avions comme d'habitude regardé les différentes possibilités pour parvenir au sommet et opté pour l'itinéraire par le sud-ouest. Nous partons à 8h sous le grand soleil qui nous accompagne depuis plusieurs jours, prenons l'habituel chemin jusqu'à Protarotundo et commençons la partie la plus délicate à négocier, à savoir le Cumbal Vallonetto (ou Bandia lunga ?), une combe très étroite avec une rivière au fond, dans lequel un des deux groupes s'était sérieusement embourbé au début du séjour, purée de poix aidant. Cette fois, nos deux res Benoît et Thomas s'en tirent avec brio, trouvant l'itinéraire parfait, même s'il faut tracer raide dans une neige profonde. La progression continue avec Marion, puis Alex, qui tracent à mi-pente dans le joli Cumbal Cassorso avant que Benoît ne reprenne la main. La pente se raidit, on cherche la trajectoire la plus sûre dans cette grande pente ouest en trouvant une partie travaillée et dure sur laquelle on met les couteaux. On est à 30°, cela tient très bien avec les couteaux mais vers 2600 m l'orientation de la pente change légèrement et la neige redevient poudreuse et profonde. La pente au-dessus semble plus raide et chargée et, après quelques sondages qui révèlent des couches peu homogènes et réflexion, Benoît estime qu'il ne serait pas raisonnable de s'engager plus avant.



On décide alors de s'arrêter là, à plus de 100 m sous le sommet qui se trouve à 2 776 m. C'est frustrant évidemment, surtout le dernier jour et alors que les conditions semblent si bonnes mais, pour employer de grands mots, le ski de randonnée est aussi une école du prudence et de renoncement, notamment en cette semaine qui a vu quatre morts en France dans une avalanche, dans des conditions certes très particulières. Et puis la descente sera tellement bonne ! On s'en donne à coeur joie dans cette grande pente puis le vallon qui suit avec une neige poudreuse et légère et un décor magnifique.

C'est tellement bon que l'on décide vers 2300 m de repeauter pour remettre cela, bien qu'il faille être en bas à 14h. Problème : Andrea a voulu rechausser sans se baisser alors que sa fixation était pleine d'une neige qu'il aurait fallu dégager avec les doigts. A la place de cela, elle décide de mettre un grand coup de chaussure sur la fix et la casse. On cherche à la réparer, en examinant d'abord la fix sous toutes ses

coutures, puis nous mettant qui à genoux, qui a plat ventre dans la neige, qui tenant le pied d'Andrea pour guider sa chaussure dans la fix démantibulée. On sort les outils à notre disposition, on essaie de dévisser, d'utiliser les bâtons... Rien n'y fait, la fix est cassée ! Andrea décide de descendre sur un ski, accompagnée d'Alex, pendant que le reste du groupe qui a repeauté remonte. La descente est laborieuse, surtout dans la forêt, mais Andrea prend vite le coup de main, changeant son ski de jambe quand elle fatigue d'une jambe et au bout d'une heure Protarotundo est atteint. Pour soulager Andrea, Alex prend sur son sac à dos celui d'Andrea auquel est accroché le ski cassé. Cela fait un volumineux et lourd paquetage pour le chemin de retour, étroit et bordé d'arbres qui accrochent le ski et qui se descend en chasse-neige. Bref cela, cela finit par une belle gamelle, déchaussage et petite peur pour les genoux mais pas de mal. Quant au reste du groupe, il remonte vers le Bric Boscasso mais n'ira pas jusqu'au bout, faute de temps.

Altitude max : 2645 m

Domage, d'après c2c, la vue est impressionnante depuis le sommet !



De la distraction en ski de rando

Hélène Grall

J'adore le ski de rando. Vraiment. Mais parfois c'est... un peu long, non ? Ce qui me pousse à me lever tôt, à lutter avec mes chaussures de bon matin et à tenter (4 fois) d'enclencher mes fix Plum du premier coup, ce sont les paysages, les premiers rayons orangés du soleil sur les cimes environnantes, la neige cotonneuse qui scintille... la montagne donc.

Or pour voir tout cela, il faut lever le nez. Mais aussi mettre un pied devant l'autre (et ne pas perdre le Res accessoirement). Nous en arrivons donc au dilemme éternel de toutes mes virées montagnardes (que ce soit en ski de rando, en VTT, en luge ou même en rando "simple") : comment concilier ce désir et cette nécessité ? En ce qui me concerne, la combinaison des deux tend à se terminer par un petit corps à corps avec la neige/les rochers/la boue (rayer la mention inutile). Du coup pendant 90% (99% en fonction du Res) de la course, je regarde mes spatules... Même si celles-ci sont d'une esthétique tout à fait acceptable, je dois dire que je m'en lasse assez vite. Donc je commence à m'ennuyer. Et comme je n'aime pas trop ça, je cherche une solution :

Option n°1 (et de loin la meilleure) : discuter. Mais dans la configuration de base du ski de rando, c'est compliqué : file indienne + claquements des fix + frottement des peaux = difficile de comprendre ce que nous dit notre voisin de devant...

Option n°2 : la musique. Pas idéal. Avec les écouteurs, difficile d'entendre le camarade qui a choisi l'option n°1 (ou l'avalanche qui se dirige droit sur nous...) et sans, ça gêne les voisins (et les chamois, et le calme de la montagne)

Option n°3 : regarder autour des spatules. Souvent ce n'est qu'un carré de neige sans intérêt. Mais parfois il y a des traces d'animaux ! Lors de notre séjour à Val Maira, nous en avons vu pas mal : de lapins, de chamois et même de loups. D'ailleurs ces dernières nous ont permis d'imaginer pendant une partie de l'ascension les scènes de chasse qui avaient dû avoir lieu durant la nuit dans la neige fraîche. Apparemment le chamois s'en est sorti, nous l'avons croisé peu de temps après !

